

Les Justes loossois

Le 22 février dernier, Marianna Sloma-Tysiak a reçu, en son nom et en celui de ses parents Joseph et Marianna Tysiak, la médaille des Justes, la plus haute distinction de l'État d'Israël, pour avoir caché durant la Deuxième Guerre mondiale deux enfants juifs : Marie et Norbert Cymbalista.

Retour sur cette histoire exemplaire et la cérémonie émouvante de ce dimanche 22 février 2009...



À Loos-en-Gohelle, la résistance polonaise démarra dès août 1940, au 67 rue Lannes. C'est là que selon la revue « Gauheria », on décida d'étendre la « propagande » auprès des familles polonaises dignes de confiance. C'est ainsi que Joseph Tysiak devint membre du P.O.W.N. (Polska Organizacja Walki o Niepodleglosc – Organisation Polonaise de Lutte pour l'Indépendance).

Les Tysiak habitaient au 206, route de Béthune à Loos-en-Gohelle, dans une maison isolée par rapport au centre du village. Joseph était mineur à la fosse 5. La famille était composée de deux filles et d'un seul garçon.

L'une de ses filles, Marianna Sloma-Tysiak, nous a raconté leur histoire.

La maison des Tysiak était une boîte postale et recevait des résistants.

Pendant un certain temps, elle abritera même des dirigeants du P.O.W.N.

La femme de Joseph, Marianna Tysiak, était nourrice. Elle gardait essentiellement les enfants de commerçants juifs de Lens,

d'origine polonaise. Chez elle, il y avait Abel Kestenberg, né en 1937 et Hélène Grunfas, né en 1941. Il y avait également Marie Cymbalista, née en 1935 et son frère Norbert, né en 1939.

Dès le 27 septembre 1940, en zone occupée, les Allemands édictent une ordonnance antijuive calquée sur la législation du Reich. Ils exigent un recensement de la population juive. À partir de mai 1942, les Allemands, en zone occupée, exigent le port d'une étoile jaune marquée du mot "Juif", y compris pour les enfants dès l'âge de 6 ans.

C'est pourquoi les Cymbalista, pressentant le danger, afin de prouver que Marie et Norbert sont Français, demandent une copie des actes de naturalisation de leurs enfants. Ces copies sont datées du 24 juillet 1942.

Le danger augmente de jour en jour pour la communauté juive de Lens. Quelques familles sont victimes des premières rafles dès le mois d'août 1942.

Les Cymbalista demandent à M. Émile Baudry, commerçant lensois, d'emmener définitivement Marie et Norbert chez les Tysiak

avant la rafle du 11 septembre 1942. La mère d'Abel, trompée par les promesses de travail à l'Est, viendra le chercher chez les Tysiak avec un soldat allemand. Malheureusement, ils feront partie des 528 Juifs et Juives de Lens et des environs déportés depuis Malines (Belgique) et exterminés à Auschwitz. Il n'y aura que 17 survivants. C'est à partir de ce moment que chez les Tysiak, Marie et Norbert (*ci-dessous*) deviennent des enfants cachés.

Comment ne pas être ému en écoutant Marianna. Pour elle, ses parents ont fait quelque chose de tout à fait normal. Pour nous, leur histoire est extraordinaire.

Quand Marianna nous a appris qu'elle était toujours en contact avec Marie, devenue "Myriam", et Norbert, qui vivent dans un kibboutz près de Jérusalem, nous les avons contactés.

Dans un premier temps, Myriam s'est étonnée de l'intérêt porté à leur histoire, 65 ans après les faits, puis les mots lui manquent. Son émotion était trop forte, il a fallu qu'elle nous raconte ses souvenirs. Voici son témoignage.



La petite fille dans la porcherie : Myriam Tropper-Cymbalista

“Je suis née à Lens, une petite ville du Nord de la France, en 1935. Nous étions Français : mes parents, venus de Pologne, s'étaient fait naturaliser dès la naissance de leurs deux enfants.



Le petit Abel, mort en déportation
à Auschwitz

L'histoire commence en juillet 1942. Nos parents avaient décidé de nous placer à la campagne, à quatre kilomètres de Lens. Une paysanne polonaise non juive – il y avait à cette époque beaucoup de Polonais dans cette région minière – prenait des Juifs en pension. Son mari travaillait à la mine, « au charbon » comme on disait, et ils avaient un fils et deux filles déjà adolescents.

Je me souviens de notre départ, au milieu de la nuit, en charrette. On y avait chargé toutes nos affaires, y compris nos lits : en bois bleu pour mon frère de trois ans, en bois rose pour moi. Nous avons retrouvé à la ferme deux autres enfants, que nous connaissions un peu.

Un jour, les Allemands sont arrivés. La mère de l'un des enfants était avec eux, et ils l'ont emmené. Un peu plus tard, nos parents ont été arrêtés, puis relâchés après une nuit au commissariat. C'était un contrôle de police. Naïfs, ils ont pensé que puisqu'on les avait libérés, tout était en règle et qu'ils n'avaient rien à craindre. Ils sont venus nous rendre visite le lendemain – ils venaient de temps à autre – et nous ont raconté ce qui s'était passé.

C'est un ou deux jours après, semble-t-il, qu'eut lieu la grande rafle. Beaucoup de Juifs s'étaient échappés, mais mes parents – c'est

l'histoire banale – ne croyaient pas une telle chose possible. Nos paysans ont très vite pris une décision : ils nous ont annoncé qu'ils allaient nous cacher, et ont fait répandre le bruit que la veille de l'arrestation de nos parents, les Allemands étaient venus nous chercher. Ils nous ont expliqué que nous devions nous cacher dans un réduit attenant à la maison, et à la moindre alerte, c'est-à-dire sitôt que le chien aboyait, nous réfugier dans la porcherie. Ils nous ont exercés à grimper par l'échelle, à l'espèce de grenier surmontant les cochons, et à nous dissimuler parmi les ballots de paille. Je devais aussi hisser mon petit frère, et l'empêcher de parler, de pleurer, d'éternuer. Avec tout ça, j'avais affreusement peur des cochons, la terreur de tomber sur eux à travers les planches disjointes.

Il faut signaler que cette famille était spéciale : la ferme était le Q.G de la Résistance polonaise de la région. Beaucoup de Polonais des environs s'étaient organisés en réseau de résistance. J'en ai vu des choses dans cette maison ! Les jeunes filles avaient des nattes, et y dissimulaient, entrelacés dans leurs cheveux, des messages qu'elles allaient transmettre à vélo. Je me souviens aussi d'une cache d'armes dans le jardin, on les déterrait la nuit pour les remettre aux maquisards. Et de grandes réunions de la Résistance se tenaient dans la cuisine. Non, ce n'était pas une famille ordinaire.

Je ne me souviens pas d'avoir souffert de la faim. On était à la campagne. Ce qui me tourmentait, c'était la nécessité de fuir sans arrêt, de se cacher. Pourquoi ? Qu'avions-nous fait de mal ? Évidemment, je ne pouvais pas aller à l'école. Je lisais beaucoup, et je m'occupais de mon petit frère, ce qui était une lourde tâche pour une petite fille de huit-neuf ans.

La famille Tysiak lors du mariage de Jeanne après la guerre.
Marie (Myriam) est à gauche, Norbert en bas à droite.



Mais le pire, c'était la peur : j'avais toujours peur que le chien aboie – le signal que nous devions fuir et nous cacher. Cela a duré deux ans, deux longues années ! Jour après jour ! Et je suis certaine que c'est de cette époque que me viennent ces sens toujours en éveil, hypersensibles : je vois et j'entends tout, comme un petit animal aux abois.

Un jour, nous avons frôlé la catastrophe. C'était, me semble-t-il, en 1944. J'entends une voiture s'arrêter près de la maison. Il est déjà trop tard pour courir à la porcherie, et les pas des Nazis résonnent dans la cour. Quelqu'un entre dans notre petite pièce, nous dit : « Cachez-vous sous le lit et tirez le couvre-lit jusqu'à terre ». J'entends les Allemands pénétrer dans la maison. La fermière et son mari m'ont raconté la suite des événements. Un dénonciateur avait averti la Gestapo qu'ils cachaient deux enfants

“ On avait beau me dire
“c'est fini”, je n'arrivais pas à
surmonter ma peur”

juifs. « Où étaient-ils ? ». Nos Polonais, qui avaient vécu un certain temps en Allemagne avant de gagner la France, ont aussitôt répondu en allemand, expliqué qu'en effet, ils avaient hébergé deux petits Juifs au début de la guerre, mais qu'on était venu les chercher voici déjà longtemps. Ils ont raconté avec force détails quand et comment on nous avait emmenés, puis ils ont évoqué leur séjour en Allemagne, bavardé de choses et d'autres. Bref, ils ont engagé une grande conversation avec les Allemands... qui, miracle, en oubliant de procéder à une fouille et s'en vont. Moi, pendant ce temps, je n'arrêtais pas de trembler, cachée sous le lit.



Marie et sa mère, avant la guerre

Quand on est venu nous rassurer, je ne parvenais pas y croire, je demeurais muette, pétrifiée. À dater de ce jour, nous n'avons plus bougé de la porcherie, sauf pour dormir. Je crois que cette période a été relativement brève. Mais, après l'arrivée des Américains, il m'a fallu longtemps pour oser sortir de la maison. On avait beau me dire : « c'est fini », je n'arrivais pas à surmonter ma peur. Cette peur, je ne peux pas l'oublier. Et je me sou-

“ Je me souviens de ma première sortie en plein jour au grand air : tout me paraissait extraordinairement brillant ! ”

viens de ma première sortie en plein jour au grand air : tout me paraissait extraordinairement brillant ! Vous vous rendez compte ? De sept à neuf ans, j'étais restée presque continuellement enfermée, sans voir le soleil. Mon petit frère, lui aussi, est resté très marqué par cette période. Si jeune, n'avoir pas le droit de jouer en plein air, de courir ... Après la guerre, nous sommes restés chez les paysans. Quand, petit à petit, les déportés survivants sont revenus, nous avons appris que nos parents avaient péri à Auschwitz – des années durant, j'ai refusé de le croire, je m'obstinais à espérer.”

Texte extrait du reportage effectué par Suzanne Zynkowski et Thomas Escarbelt dans la cadre du concours de la résistance 2008

QUI SONT LES JUSTES ?

Six millions de Juifs, dont 1,5 million d'enfants, furent assassinés pendant la Shoah dans les pays occupés par l'Allemagne nazie.

Une grande partie de l'Europe est alors sous la domination nazie et la majorité des États et des peuples gardent le silence sans intervenir. Pire encore, certains collaborent avec les assassins. Cependant, quelques-uns, au risque de leur propre liberté ou même de leur vie, tendent une main secourable pour sauver des enfants ou des familles juives.

Yad Vashem, le mémorial de la Shoah en Israël, avait identifié au 1^{er} janvier 2006, à travers toute l'Europe, plus de 21 000 personnes auxquelles un hommage est rendu dans le cadre d'un projet créé par une loi de 1963. Ce sont les “Justes parmi les nations”.

Les personnes reconnues comme telles reçoivent la médaille des Justes et un certificat honorifique (remis à un proche en cas de reconnaissance posthume) ; en outre, leurs noms sont inscrits sur le Mur d'honneur du Jardin des Justes à Yad Vashem. C'est la distinction suprême décernée par l'État d'Israël à des non-Juifs pour marquer la reconnaissance du peuple juif.

Les Justes, dont les actions constituent des exemples exceptionnels de courage, de générosité et d'humanité, sont des phares pour les prochaines générations, justifiant ainsi la devise extraite du Talmud et figurant sur la Médaille des Justes :

« Quiconque sauve une vie sauve l'Univers tout entier »

Source : Site de Yad Vashem
<http://www.yadvashem-france.org/>



À l'origine de la reconnaissance

À Loos, depuis plusieurs années, des actions de sensibilisation sont menées, encouragées par la municipalité, pour la tolérance et contre le racisme, notamment au collège et à la médiathèque. Le collège participe chaque année au concours national de la Résistance, dont le thème était l'an dernier Résistance et sauvetage.

Suzanne Zynkowski et Thomas Escarbelt, élèves de 3^e, commencent leur travail de recherche à partir de la traduction d'un texte polonais de 1945 paru dans le n° 58 de la revue Gauheria, traitant des réseaux de résistance polonais et évoquant une famille loossoise ayant hébergé deux enfants juifs. Ils rencontrent Marianna Sloma qui accepte de leur raconter l'histoire de sa famille, font des recherches, prennent contact avec Myriam et Norbert avec le concours de Sylvianne Roszak, leur professeur, Jacqueline Lucas et Florence Chaumorcel. Leur travail leur a valu le 2^e prix régional du concours.

Parallèlement, un dossier de reconnaissance de Justes parmi les nations est monté auprès de Yad Vashem et les démarches effectuées pour l'attribution de la Légion d'honneur à Madame Sloma.



La classe de Marie à l'école Basly en 1946 (Marie est la 5^e de la rangée du milieu en partant de la gauche)

SON NOM DANS L'ALLÉE DES JUSTES À JÉRUSALEM



Chez elle, en attendant l'arrivée de Myriam et Norbert, Marianna, 86 ans, et sa sœur Johanna, 84 ans, évoquent ces années de guerre où les deux enfants étaient cachés dans la maison familiale. Elles gardent de bons souvenirs des bons et mauvais moments, du bonheur et des larmes.

Rien d'extraordinaire !

Les enfants sont restés deux ans cachés chez les Tysiak. Le secret était bien gardé. Personne ne l'a jamais su, sauf peut-être une personne en qui le père avait toute confiance. Il y a eu aussi ce médecin qu'on est allé chercher en pleine nuit, soi-disant pour le père, en fait pour Norbert qui avait des convulsions. En examinant le petit garçon, le médecin a tout de suite compris, mais n'a jamais parlé. La famille était constamment sur le qui-vive, d'autant qu'elle tenait une place active dans la Résistance. La grille qui volontairement n'était pas huilée pour grincer et les aboiements du chien annonçaient les visiteurs. Tous connaissaient les risques, personne n'avait peur. Marianna, 19 ans à

l'époque, aide ses parents à la maison, joue avec le petit Norbert de trois ans, apprend à lire et écrire à Myriam, sept ans. « Vous voyez, il n'y a rien d'extraordinaire ! ». Personne n'a faim, ils mènent tous une vie normale et heureuse, ce que ses parents ont fait est tout à fait normal, non vraiment rien de sensationnel, insiste-t-elle.

Exceptionnel !

Marianna est d'un autre avis. Il n'y a pas eu beaucoup d'enfants juifs cachés dans la région Nord. Joseph et Marianna Tysiak ont pris leur décision du jour au lendemain, sachant parfaitement ce qu'ils faisaient, sans hésiter. « C'est un acte exceptionnel, c'est une famille exceptionnelle ». Pour Myriam, le titre de Justes parmi les nations décerné à Joseph et Marianna Tysiak, à titre posthume, et à leur fille Marianna Sloma-Tysiak, est une juste reconnaissance. Et pour elle une dette dont elle peut s'acquitter. Pourquoi



seulement maintenant ? La famille Tysiak ne voulait pas de "récompense". Aux honneurs, Marianna préfère ses liens avec Myriam et Norbert.

Après la Libération, les deux enfants sont restés six ans encore chez les Tysiak, menant une vie normale. Ils allaient à l'école, à l'église même, appelaient M. et Mme Tysiak, papa et maman. En 1950, ils sont pris en charge par l'OSE (Organisation de secours aux enfants) qui s'occupe des orphelins de la Shoah, puis partiront en Israël.

Les retrouvailles de Myriam et Norbert avec leurs deux "grandes sœurs", émouvantes pour tous, l'ont été un peu plus pour Johanna qui ne les avait pas revus depuis leur départ. Marianna a, elle, des contacts réguliers avec eux : Myriam est venue lui présenter son



fiancé, puis est revenue avec son mari et ses enfants, Norbert lui a également rendu visite, ils s'écrivent, s'envoient des photos, se téléphonent...

Une cérémonie touchante

Avant de se rendre au foyer Omer-Caron pour la cérémonie officielle, Jean-François Caron, maire, et Sigismond Naglik, qui faisait partie du même réseau de Résistants polonais que M. Tysiak, ont dévoilé une plaque commémorative sur la maison de Mme Sloma-Tysiak.

Acclamée à son arrivée au foyer, Marianna a écouté avec émotion les personnalités, Jean-François Caron, Didier Cerf, délégué de Yad Vashem, Isabelle Petonnet, sous-préfet de Lens, rendre hommage à ses parents. Peleg Levy, conseiller auprès de l'ambassade d'Israël, lui a remis le diplôme et la médaille des Justes, puis Marcel

Caron, maire honoraire, lui a remis la Légion d'honneur.

